

donner la peine de continuer la leçon avec nous.

« Laissons nos élèves prendre leurs ébats, causer librement, et s'entretenir; puis, épions de l'oreille, écoutons attentivement si, parmi tous ces signes, il ne leur échapperait pas des sons, quelques articulations, et des voix, qui jaillissent comme l'étincelle du briquet, sans que ce briquet insensible en ait le moins du monde intention. Ah! voici que des voix, quelques articulations frappent très-distinctement notre oreille et nos yeux, malgré cette apparente confusion; et, même, nous remarquons que ces voix sont accentuées, empreintes d'émotions vives, et de sentiments tendres dont ces jeunes cœurs sont animés.

« Faisons avancer sur l'estrade cette jeune personne, qui vient de produire les sons *a e*, et les articulations *ti mi*. Après plusieurs essais, nous parvenons à les lui faire répéter et prononcer distinctement. Elle ne sait pas encore ce qu'elle possède, elle ne le sent pas; cependant, quoiqu'elle soit plongée dans le plus absolu silence, elle sentira un jour, ou plutôt elle distinguera, à travers les mouvements confus de la glotte, quand elle produit des sons et quand elle n'en produit pas; et avec ce tact exquis naturel à son sexe, elle pourra les reproduire à volonté, et s'en servira pour appeler des *enten-*

*dants* à distance, comme nous en avons l'exemple quelquefois dans l'École.

« A présent écrivons, et en même temps faisons articuler *e mi a ti*. Si nous parvenons à les lui faire prononcer en les lui montrant, nous aurons donné une leçon de lecture. Notre élève a fait un grand pas dans la science de la parole et de la lecture.

*Oui*, vient de dire avec ironie un critique sévère et un peu léger, *votre élève est bien avancée avec ce langage de perroquet, vrai grimoire. Vous le croyez*, lui répond l'instituteur; *reconnaissez que la jeune élève entend très-bien ce mot, qui n'a pas besoin d'explication, car elle a des sœurs, des frères, des amis.*

Quelle merveille que notre alphabet! Il semble le dernier effort du génie. Cette belle conception de réduire les éléments de la parole à un petit nombre, et de les représenter par autant de caractères, est le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Ne dirait-on pas que ce serait le même esprit qui aurait inventé l'alphabet vocal, l'alphabet écrit, le système de la numération, et la décomposition de la lumière en couleurs natives?

Dans l'organe de la parole, cet abrégé de tous les instruments de musique, l'homme a reçu de son Dieu la voix, l'accent, le chant, et la pa-

role, qu'il exerce séparément, ou ensemble; il peut imiter le cri de tous les animaux : plaindre avec le souffrant, s'épanouir avec le joyeux, rugir avec le lion, gémir avec la colombe, chanter avec l'oiseau matinal des bocages, siffler avec les vents, gronder, éclater avec le tonnerre, soupirer avec sa compagne, et parler avec l'homme.

Ce langage d'action, en peignant par gestes, donnant un corps à la pensée, et parlant en quelque sorte avec les choses, ramène les idées abstraites des plus hautes régions intellectuelles, sous l'empire de l'imagination et des sens. Ce principe de la mnémonique naturelle fait marcher constamment de compagnie l'abstrait et le concret.

Demandez à un élève, sans lui donner le temps de la réflexion, de vous montrer *un*. Aussitôt il vous présentera sa *canne*, son *chapeau*. Vous lui ferez remarquer qu'il vous montre *un objet*, et non pas le nombre *un*, isolé, séparé de tout objet. Il vous montre son doigt; même objection de votre part. Il cherche à se tirer d'embarras en traçant une ligne en l'air; mais cette ligne ne laisse aucune trace, et fût-elle empreinte, permanente, et visible sur un plan, elle finit toujours par lui prouver qu'il lui est impossible de vous montrer le nombre *un*, seul, isolé d'un objet. Il est alors convaincu qu'il ne peut séparer l'abstrait du con-

cret, et qu'il est peut-être impossible de le concevoir.

La peinture a pour champ *l'espace*; le langage d'action a *le temps*. Cependant ces deux genres d'expression se rapprochent souvent.

L'élève fait-il les signes du *futur*, du *présent*, et du *passé*. la collection de ces trois périodes compose *le temps*.

Nie-t-il le passé, en secouant la tête, point de commencement; nie-t-il le futur, point de fin. De l'index s'il trace en l'air une ligne circulaire, qui indique l'infini dans tous les sens, il a coupé les ailes du Temps, il a décrit le cercle, montré le serpent, qui est, en peinture, le symbole de *l'éternité*.

Le sourd-muet se sert du pinceau du peintre pour exprimer le *rire* et le *pleurer*. Pour rire, il lui suffit de tourner du doigt plusieurs fois avec rapidité les extrémités de l'arc de la bouche vers le ciel; veut-il pleurer, il les renverse sur la terre.

Un prince, dit-on, visita la galerie de Florence, et voyant un Amour qui pleure dans le coin d'un tableau, il pria l'artiste de le faire rire. Désir de prince est un ordre : en deux traits de pinceau, l'Amour se mit à sourire.

Si l'élève imite l'action de peindre, comme s'il avait le pinceau à la main droite, la palette au pouce de la gauche; et qu'il transporte, cette opé-

ration de peindre, à l'esprit, en indiquant le front, et simulant l'action de plonger l'index dans la tête par le sommet, le tout lorsque la physionomie s'anime, il fait, pour ainsi dire, fleurir l'imagination, il la montre aux yeux.

S'il se frappe le front plusieurs fois rapidement avec l'index, pour indiquer le siège de l'esprit; s'il dirige les doigts vers le ciel, en les agitant vivement pour imiter la flamme qui jaillit du sommet de la tête lorsque la physionomie exprime l'inspiration; n'a-t-il pas peint le génie?

Qu'il s'enflamme l'imagination, aussitôt cette enchanteresse embellit la nature même par ses fictions, et la poésie prend naissance.

La puissance de l'esprit qui s'empare des âmes par la persuasion et la conviction, maîtrise les cœurs, et se montre aux yeux par l'éclat du geste, l'accent de la parole et la correction de l'écriture, est l'éloquence, qui suppose le secours de la poésie, l'exercice du génie et la culture de l'esprit.

Exprime-t-il par gestes le cœur s'élançant vers un seul objet, qu'il semble aspirer, en tendant les deux mains en avant comme pour l'attirer; accompagne-t-il cette action d'un mouvement de physionomie, inexplicable tant il est expressif, qui place la confiance du cœur dans l'avenir; à ces traits ne reconnaissez-vous pas

l'espérance, la fleur du bonheur? En effet, nous trouvons, dans cette consolatrice des malheureux mortels, le désir, la croyance et l'attente.

Le désir peut s'attiédir, s'endormir même; c'est alors le sommeil du cœur, ou d'un seul mot l'indifférence; mais il ne s'éteint jamais, ce serait la mort de l'âme. Le désir au contraire en est l'aliment. Il y a un divorce bien prononcé entre le désespoir et la vie, qui est, comme l'a dit si éloquemment Bossuet, un enchaînement d'espérances trompées. Elles sont toujours trompées ces espérances, quoique sans cesse renouvelées par le désir qui vole d'un objet à l'autre sur les ailes du Temps.

Le Désir insatiable, et le Temps sans pitié, dont la faux fait jaillir la vie du sein même de la mort, travaillent pour l'éternité.

La physionomie de l'élève s'épanouit-elle comme une fleur aux doux rayons du soleil, lorsqu'il appuie doucement la main sur son cœur, il exprime le sentiment tendre, qui vivifie tout. La nature, la vie de l'âme, l'amour.

Pour purifier cette flamme, s'il ajoute le signe du doigt dirigé vers le ciel, en s'inclinant avec un saint respect d'adoration, il exprime l'amour de Dieu.

Si avec le signe d'amour il sourit à quelque objet qu'il paraît bercer légèrement sur les bras;

aussitôt, on croit voir une mère qui tient un enfant. Si du doigt il trace une ligne qui indique le rapport du cœur de la mère à celui de l'enfant, ou de l'enfant à la mère, il aura exprimé les deux sentiments corrélatifs d'*amour maternel* et d'*amour filial*.

Ce rapport existe-t-il entre deux personnes sans distinction de sexe, avec le mouvement alternatif des deux mains, qui indique la sympathie, la *réciprocité*, une sorte de courant d'affection, qui circule d'un cœur à l'autre: qui ne reconnaît pas l'*amitié*?

J'ai lu quelque part que deux célèbres comédiens se trouvant ensemble à dîner, furent invités par l'assemblée à donner une idée de leur talent. L'un d'eux, par le récit d'un beau morceau de poésie, porte la pitié et la terreur dans toutes les âmes, les frappe d'effroi, et fait verser de douces larmes. L'autre, sur qui tous les yeux se tournent, s'approche doucement d'une fenêtre ouverte, tenant sa serviette sur ses bras comme pour figurer un enfant, qu'il berce doucement, lui sourit tendrement, et présente par la seule éloquence du geste, l'amour maternel dans une expression de physionomie, qu'aucune puissance humaine ne peut décrire. Tout à coup l'enfant échappe des mains de cette mère, tombe par la fenêtre. La mort dans le cœur, d'un œil rapide,

elle le suit dans sa chute pour le retenir, et montre, dans la plus noble et la plus touchante physionomie, tout ce que le désespoir d'une mère, à qui on arrache en quelque sorte les entrailles, peut avoir d'affreux.

Pour compléter l'ouvrage sur les signes, il faudrait pouvoir ajouter à leur *analyse*, à leur *description*, et à l'invention des *caractères* pour les écrire, une théorie abrégée de la physionomie. Chose presque impossible! on peut opposer l'amour à la haine, le rire aux pleurs; on peut décomposer l'ironie en dédain et moquerie. On peut graduer la série des sentiments, des affections, des passions dominantes; mais tout l'art humain serait en défaut s'il prétendait décrire les nuances fugitives, qui, comme autant d'éclairs, passent sur un beau visage, lorsque les passions bouleversent l'âme, comme les vents une mer orageuse.

L'*instruction* ne doit jamais être séparée de l'*éducation*, un des vices du siècle. Quelle sottise! quelle folie! de regarder le cerveau du malheureux enfant comme un garde-meuble où l'on entasse pêle-mêle toutes choses sans discernement, sans s'occuper de son cœur, de la direction de sa volonté, des bonnes inclinations dont dépend son bonheur futur. N'est-ce pas vouloir obstinément faire marcher l'homme par la tête,

et abandonner son cœur, son âme, sa volonté, aux caprices du hasard? Voilà l'homme tronqué qu'on nous fait.

*L'éducation et l'instruction*, amies de l'enfance, doivent être les compagnes inséparables de l'homme, au moins dans la jeunesse. Si l'on ne peut pas absolument faire concevoir au premier âge la grandeur de sa destinée, l'immortalité de l'âme, l'éternité de la vie future, du moins essayons de la lui faire pressentir.

Je prends un objet dans les arts : cette montre, je demande par signe à ce jeune élève de huit à neuf ans, si cette montre est l'ouvrage d'une mouche, d'un singe, d'une abeille, d'une girafe, d'une fourmi, d'un éléphant, ou de notre petit chien acteur, qui est toujours là.

Le jeune enfant devient rouge comme de l'écarlate. Il répond avec ironie, sans pourtant se fâcher, que *non* assurément.

Nous le calmons doucement en lui expliquant que la question est sérieuse, et tend à son instruction.

L'INSTITUTEUR. De qui cette montre est-elle l'ouvrage?

L'ÉLÈVE. Elle est l'ouvrage d'un horloger.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce qu'un horloger?

L'ÉLÈVE. C'est un homme qui fait des horloges, des montres, etc.

Cet exemple suffit pour prouver qu'en parcourant ainsi avec les élèves, par signes et par une longue série de questions, tous les objets des arts, qui sont le produit de l'industrie des hommes, on peut leur faire entrevoir l'âme, puissance bien au-dessus de l'instinct des animaux.

Ensuite, regardant le soleil, je demande aux élèves si cette source inépuisable qui répand sans cesse dans l'univers des torrents de lumière et de chaleur, et qui peint tous les objets des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel, est l'ouvrage de leurs mains?

Tous répondent que non.

Ce second exemple est également suffisant pour faire trouver beaucoup de questions sur les êtres de la nature, et pour faire sentir l'existence d'un *Dieu* créateur, incomparablement au-dessus du génie le plus élevé du faible mortel sa créature.

Arrivés à l'âge de seize à dix-huit ans, les élèves qui savent écrire, qui connaissent la grammaire de leur langue et toutes les formes du discours, pourront répondre par écrit à beaucoup de questions.

Lorsqu'ils connaissent bien les phénomènes de la vie dans les animaux, toutes les facultés et opérations de l'âme chez l'homme, l'enchaî-

nement des phénomènes de la nature, et des produits des arts, en remontant des effets aux causes jusqu'à la première, indépendante, immuable, immense, éternelle, toute-puissante; ils ont les éléments d'un nouveau tableau qu'ils peuvent composer eux-mêmes.

Je vous livre maintenant mes élèves; nous pouvons leur faire toute espèce de question, sur quoi que ce soit.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que l'*Éternité*?

MASSIEU. Sans naissance, ni mort, la jeunesse sans enfance ni vieillesse; l'aujourd'hui sans hier ni demain. Le jour circulaire sans succession; le non-âge.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce qu'une *difficulté*?

MASSIEU. C'est possibilité avec obstacle.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que l'*ingénuité*?

CLERC. L'*ingénuité* est naturelle, franche, naïve, sans finesse, sans déguisement ou sans détours dans ses paroles comme dans ses actions: les paysans et les gens de la campagne sont pour la plupart simples, parce que leur esprit n'a pas été cultivé. Les enfants et les jeunes gens bien nés et bien élevés sont ingénus, parce que leur cœur n'a pas été corrompu.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que *idée, pensée, jugement, raisonnement et méthode*?

BERTHIER. L'*idée* est le résultat de l'attention

et peint l'objet dans l'esprit; la *pensée* réunit deux ou plusieurs idées, comparées pour les juger; le *jugement* voit en quoi elles conviennent ou non; le *raisonnement* enchaîne les comparaisons, les jugements, les déduit les uns des autres; enfin la *méthode* est l'art de faire quelque chose selon les règles.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que la *grâce*?

GAZAN. La *grâce* est le je ne sais quoi, quelque chose de divin répandu sur le corps, dans les mouvements, dans les gestes, dans toute la personne.

La *grâce*, c'est un don, une faveur.

La *grâce*, c'est le secours de l'inspiration divine.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que la *pudeur*?

GAZAN. La *pudeur* la plus touchante des vertus, colore le front d'un honnête homme, ou plutôt celui d'une jeune vierge, d'un incarnat agréable; c'est une légitime antipathie, mêlée d'une aimable rougeur à la vue de ce qui blesse la chasteté.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que la *clémence*?

BERTHIER. C'est un pardon magnifique.

L'INSTITUTEUR. Quelle différence y a-t-il entre une belle et une jolie femme?

GAZAN. Une belle femme a un charme puissant qui excite en nous l'admiration, elle fixe

les regards sur elle par les qualités nobles, régulières du corps et par un agréable mélange de roses et de lys sur son teint; tandis qu'une jolie personne nous plaît, nous intéresse par sa mignonne figure et ses manières gentilles. C'est un bijou que nous aimons plus que nous ne l'admirons. Une belle n'est belle que d'une façon; une jolie, l'est de mille.

L'INSTITUTEUR. Quelle différence entre *beau* et *magnifique*?

GAZAN. En fait d'art ou d'ouvrages d'esprit, il faut pour qu'ils soient *beaux*, qu'il y ait de la régularité, une noble simplicité, de la grandeur; mais le *magnifique* y ajoute un éclat extraordinaire par un concours de perfections et de proportions qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Unissez le *beau* au *magnifique*; cela produit le *sublime* qui vous enlève, vous ravit et vous transporte. Au reste, vous le trouverez toujours naturel.

L'INSTITUTEUR. Qu'est-ce que le *bonheur*?

GAZAN. Goûter la jouissance de la vie, ce n'est que le plaisir. Le *bonheur* est la paix de la conscience.

UN SPECTATEUR. Niez-vous les mystères du christianisme en certains endroits?

GAZAN. Pitoyable demande! L'homme est un orgueilleux ver, qui prétend percer la ma-

chine du monde; gravir au haut de l'adorable et mystérieux temple de la foi; fouiller trop avant dans la nature de notre agent spirituel pour découvrir ce qu'ils ont de caché. Tout lui ferme à jamais la porte des mystères. Vaines tentatives! folie! il ramasse les sciences spéculatives, lui qui n'est qu'un atome dans l'immensité des connaissances qui lui manquent. Eh bien, est-il juste que cet atome me demande à moi, qui suis son compagnon d'ignorance et de misère, si je nie les mystères du christianisme en certains endroits?

Je vous remercie, mesdames et messieurs, au nom des sourds-muets, de la visite dont vous avez bien voulu nous honorer. Je vous rends votre liberté; la séance est levée.

PAULMIER,

Instituteur des sourds-muets.

